



SILVIA  
AVALLONE

La vie  
parfaite



LIANA LEVI

«*Décidément  
prodigieuse.*»

ELLE



Le matin de Pâques, Adele quitte le quartier Labriola et part accoucher, seule. Parce que l'avenir n'existe pas pour les jeunes nés comme elle du mauvais côté de la ville, parce qu'elle n'a que dix-huit ans et que le père est en prison, elle envisage d'abandonner son bébé. À une poignée de kilomètres, dans le centre de Bologne, le désir inassouvi d'enfant torture Dora jusqu'à l'obsession. Autour de ces deux femmes au seuil de choix cruciaux, gravitent les témoins de leur histoire. Et tous ces géants fragiles, ces losers magnifiques, cherchent un ailleur, un lieu sûr, où l'on pourrait entrevoir la vie parfaite.

Avec un souffle prodigieux et une écriture incandescente, Silvia Avallone compose un roman poignant sur la maternité et la jeunesse italienne écartelée entre précarité et espoir.

**SILVIA AVALLONE**, née en 1984 à Biella dans les Alpes piémontaises, a grandi à Piombino sur la côte toscane avant de poursuivre des études de philosophie à Bologne où elle vit. *D'acier* (2011), son premier roman, la propulse très jeune au premier plan de la scène littéraire italienne et internationale. En France, il remporte le Prix des lecteurs de *L'Express* et connaît un succès immédiat. *Marina Bellezza* (2014) reçoit également un superbe accueil. Avec *La Vie parfaite*, Silvia Avallone s'impose comme l'une des plus belles voix de la littérature italienne contemporaine.

« Une romancière désormais incontournable. » *Avantages*

Silvia Avallone

# La vie parfaite

*Traduit de l'italien  
par Françoise Brun*

Traduit avec le concours du  
Centre national du livre



Liana Levi



*Chacun de ces mots  
est pour toi, Nilde*



## PREMIÈRE PARTIE

Trois kilos quatre cents





Ça montait d'on ne sait quel univers enfoui dans son corps. Loin dans sa chair, comme arrivant d'un pays étranger.

Puis ça augmentait, irradiait depuis le nombril jusqu'à l'infini. Soixante secondes, précises, régulières. Elle savait qu'elle allait lui briser les reins. Grandir encore. Devenir géante, comme Rosaria, sa mère, abandonnée la veille sur le canapé, comme ce téléphone dans le couloir, qui n'avait pas sonné depuis des années; les yeux de Zeno quand il lui avait dit: « Partons. »

Son cœur allait s'arrêter, comme tout ce qui ne peut pas guérir. Adele le savait.

Respire, ils lui répétaient. Mais elle ne pouvait pas *respirer*. Ses poumons étaient pleins de sciure. La douleur comprimait son thorax, le coupait en deux comme une pomme. La douleur était la seule et unique vérité. Aussi immense que l'Adriatique en février.

« J'en veux pas. »

Ses cheveux trempés de sueur coulaient le long de ses joues. Elle était nue, les poings sur les genoux. Accroupie sur le sol comme pour pisser là, au milieu de la pièce.

« Vous pouvez partir », ajouta-t-elle avec rudesse.

L'anesthésiste restait indécis sur le seuil. Il haussa un sourcil, l'air de dire: Vous êtes sûre de ne pas vouloir de péridurale?

Les médecins, quand ils la voyaient, faisaient toujours une drôle de tête. Leur regard devenait flou, comme s'il se posait sur une imperfection, un objet de piètre qualité. C'était peut-être une impression, mais ils semblaient tous le lui reprocher, qu'elle avait fauté. Jamais elle ne serait pardonnée.

La porte se referma, Adele fut seule à nouveau. La contraction montait. Lançait des coups dans l'abdomen et la colonne vertébrale. Pourtant, il devait bien y avoir encore du soleil quelque part.

L'aube pointait quand elle était montée dans le 22, avec ceux qui nettoyaient les rues et les paumés de six heures du matin, aux yeux fatigués. Leurs ongles noirs, leur veste au col élimé: il suffisait de les regarder pour savoir où ils habitaient.

La cité des Lombriconi<sup>1</sup> avait une façade éclairée et une façade sombre, aussi désolées l'une et l'autre qu'un paysage lunaire. La tempe contre la vitre, Adele les avait vus rapetisser. Tout était devenu distant.

La nuit avait passé, l'appartement était sens dessus dessous, les eaux s'étaient rompues.

Il fallait être folle pour prendre l'autobus avec les contractions, mais elle l'avait fait. S'éclipsant sans rien dire. Les oreilles pleines de mots méchants. C'était sa décision. Pendant le trajet, pliée en deux sur le siège, elle s'était mordu plusieurs fois les lèvres pour ne pas crier. Son jean trempé lui collait aux fesses, le liquide amniotique coulait le long de ses jambes.

Qu'importe, les gens ne se retournaient pas.

Rien ne changerait jamais.

---

1. Grands lombrics. (*Les notes sont de la traductrice.*)

Elle foula la chemise de nuit qu'elle avait ôtée en hâte, deux, trois, cinq heures plus tôt. Ses ongles violets à paillettes s'enfoncèrent dans le tissu.

Elle commençait à sentir le besoin de pousser, pousser, et ne poussait pas. Son sac portait l'inscription : *Tout à 9,99 euros*. Cette chemise de nuit idiote avec des petits cœurs, elle ne l'avait pas choisie. Elle arracha les boutons. Son corps se déchirait, et Adele se refermait. La vérité, c'était qu'elle ne voulait pas que le bébé sorte.

Elle entendit un bruit de porte claquée, de sabots blancs.

Avant même de l'entendre, elle l'avait reconnue.

« Ta mère et ta sœur sont là.

– Renvoie-les.

– Tu ne veux même pas voir ta maman ? »

Marilisa, l'obstétricienne, était la seule personne gentille qui lui restait. La seule qui lui avait demandé, quelques mois plus tôt, un après-midi, face à l'écran de la dernière échographie : « Et *toi*, qu'est-ce que tu veux ? »

Elle s'était précipitée une demi-heure après qu'Adele l'avait appelée sur son numéro privé, celui qu'en principe elle ne donnait jamais aux patientes.

En réalité, elle faisait son travail. Comme l'assistante sociale et la psychologue de la sécu qui l'avaient suivie, écoutée, encouragée, en répétant : « Tout ira bien. »

À partir de demain, elle n'aurait plus à rencontrer qui que ce soit.

« Manuel aussi est arrivé, il a obtenu une permission de sortie. » La voix de Marilisa s'adoucit, baissa d'un ton. « C'est à toi de décider, mais il voudrait entrer. »

Adele secoua la tête, roula sur le côté. Elle sentait une pression entre son vagin et son anus aussi implacable que la crue d'un fleuve.

Jamais, jamais elle ne laisserait Manuel entrer. Elle secoua la tête tout le temps que dura la douleur. Non, non et non. En position fœtale, recroquevillée autour de son ventre, comme pour protéger le bébé une dernière fois.

Elle était seule, à présent, dans cette chambre gris-vert au fond du couloir, dans cette solitude spectrale qui sentait le désinfectant, la petite baignoire déjà prête pour le bain, le tiroir marqué *Ventouses*, la perfusion d'ocytocine en cas de nécessité.

*Tout ça pour elles deux.*

L'hôpital tourbillonnait autour d'elle, les hurlements des autres parturientes étaient faibles comme dans les rêves, comme si les étages, les couloirs, les services avaient été évacués en urgence pour cause d'incendie ou de tempête. Sa mère, sa sœur et Manuel de l'autre côté de la porte, à des milliers d'années de distance, eux aussi. Oubliés. Elle se moquait bien que Manuel tienne encore à elle, qu'il ait arraché bec et ongles une permission spéciale pour être là. Qu'il veuille entrer.

Il voulait jouer les pères, tout à coup ?

Les pères, ça n'existe pas.

Elle sentit les mains de Marilisa se poser doucement sur ses épaules, la masser pour alléger la douleur. Elle aurait aimé lui dire : Laisse-la-moi.

Au moins, qu'on ne me l'enlève pas.

« C'est bien, je sens que tu n'as pas peur. » La voix de l'obstétricienne était calme, exprimait une confiance que personne jamais ne lui accordait. « Tu fais tout comme il faut, continue comme ça. Même celles qui ont trente ans ne sont pas aussi courageuses. »

Les femmes de trente ans, elles avaient déjà une poussette. Et un petit lit, une table à langer, les félicitations

de la famille, des tas de cadeaux. Un petit nœud, rose ou bleu, pour que tout le monde sache.

Adele, chez elle, n'avait rien.

Personne à qui dire quelque chose.

Juste l'acmé de la contraction qui explosait, et son cœur bloqué dans la glace.

Enfin, la douleur lâcha prise.

«Vide tes poumons maintenant, vide-les le plus possible.»

Et pendant que la douleur sombrait, que ses poumons s'ouvraient et qu'elle remontait à la surface, elle se rappela tout à coup un matin, le plus beau, l'hiver dernier, quand Zeno et elle s'étaient réveillés ensemble. La lumière poussiéreuse qui passait à travers les stores, le bruit du café dans la cuisine, et lui qui la chatouillait derrière les oreilles: «Allez, les filles, levez-vous.»

Elle rouvrit les yeux.

«Combien de centimètres?»

– On va voir ça.

– Ça fait combien d'heures?»

– Sept. Tout va bien. On va écouter son cœur.»

*Son cœur.*

Adele se leva et alla se recoucher. Elle profita des trente, quarante secondes que la contraction lui laissait pour poser la main sur son ventre et le caresser. La force dont elle avait besoin pour en supporter une autre, pour survivre encore sept heures, ou sept mois, ou sept ans, était tout entière dans ce cœur. Ce battement que Marilisa amplifia soudain. Qui devint immense.

«Écoute-le galoper, le petit cheval.»

Marilisa l'appelait parfois comme ça: «le petit cheval». Ou «le petit diable». Ou «la demoiselle». Elle ignorait qu'elle avait déjà un prénom. Tout le monde l'ignorait, même Zeno. C'était un secret entre sa fille et elle.

Un nom qui ne serait jamais enregistré nulle part.

Ce fut peut-être ça, la raison. La vision nette, à treize heures cinquante-cinq, dans cette chambre n° 1 au deuxième étage du pavillon maternité, de cet espace vide sur la ligne en pointillé du registre.

« Marilisa », dit Adele en se retournant.

Elle chercha ses yeux, s'y accrocha. Elle était bouleversée, le visage écarlate et trempé comme si elle avait quarante et un de fièvre.

Oui, ce fut l'absence de ce nom dans le monde.

« Tu en es à dix centimètres, mon petit. On y est, commence à pousser. »

Mais Adele ne voulait plus rien savoir. Elle changeait cent fois d'avis, prenait cent décisions, s'efforçant de se soustraire à ce qui devait arriver, qui arriverait de toute façon.

« Laisse-la-moi un peu sur le ventre, *après*. »

Marilisa posa son échographe portable sur la table, croisa les mains parce qu'elle ne savait pas où les mettre.

C'était la première fois qu'elle le lui entendait dire.

« Une heure, même juste une demi-heure. »

Cela sonnait comme une prière.

L'espace d'un instant, Marilisa se demanda s'ils y avaient compris quelque chose, à cette gamine. À ce qu'elle voulait *vraiment*, ce qu'elle cachait derrière ses grands yeux marron barbouillés de maquillage, ses longs cheveux ondulés laissés libres et ses talons exagérément hauts, ses boucles d'oreilles trop grandes.

Adele réprima un mouvement qu'elle sentait appuyer sur son sternum. Un flux de compassion, ou un déchirement, qui aurait poussé Marilisa à la serrer dans ses bras et dire : Je vais t'aider, moi. J'arrangerai tout. Mais elle ne pouvait pas.

De son lit, Adele continuait à la fixer, l'implorer de son regard mouillé. Sans parler, parce qu'Adele ne les avait pas, les mots.

« Me la prends pas tout de suite, s'il te plaît. »



La chaise était une de ces chaises pliantes de camping en aluminium et polyester. Marta la traînait là, en face de la fenêtre de la cuisine, et s'asseyait pour regarder dehors. En silence, des heures durant.

Depuis cinq ans.

Du quatrième étage, le panorama n'était pas si mal. Par-delà les coulées de ciment, par-delà les tours toutes pareilles aux stores jaunis, grêlées de paraboles, s'étendait la campagne, calme et muette comme un lac vert.

En fermant les yeux, on pouvait même prendre le bruit des voitures sur le périphérique pour celui de l'eau.

C'était peut-être ce qu'elle imaginait, qu'elle était au bord de l'eau.

Chaque jour dans la même position, les cheveux maintenus par un papillon en plastique.

Zeno s'assit près d'elle. Prit sa main et la posa sur ses genoux, écarta ses doigts, fuselés et blancs comme ceux d'une petite fille.

« Quelle couleur on les fait aujourd'hui ? Fuchsia ? »

Marta leva un coin des lèvres pour esquisser un sourire, posa les yeux dans ceux de Zeno. Un regard vide, brumeux, mais qui restait le regard d'une mère.

Il était trois heures de l'après-midi, ce premier lundi d'avril.

La lumière adoucissait les lignes des placards en aggloméré au-dessus de l'évier, les carreaux jaune citron, le tas

de taies d'oreillers et de torchons qui attendaient depuis longtemps sur la planche à repasser. Elle était comme une coquille, cette cuisine. Être là, c'était un peu flotter sur du jaune d'œuf.

Le vacarme explosait à toute heure du jour et de la nuit, à côté et en dessous : des disputes autour d'un jeu vidéo, des menaces de divorce, des injures à cause de l'argent qui manquait.

Eux, réfugiés dans l'appartement 21 sans que personne vienne jamais sonner, ils étaient en sécurité.

Zeno plongea le pinceau dans le flacon de vernis. Il se pencha sur la main de sa mère et passa de la laque sur chacun de ses ongles.

De là-haut, la vue embrassait presque tout le quartier. Il ne savait pas ce que Marta fixait, les yeux écarquillés. Quelque chose qui n'existait plus, ou n'avait jamais existé. Rebouchant le flacon, il se laissa aller contre le dossier et s'arrêta sur ce qu'il voyait, lui.

Une femme à son balcon, en train de fumer. Les cheveux desséchés par les décolorations, la peau ternie par la nicotine et le regard marqué par les heures supplémentaires. Elle était en jogging, ou peut-être en pyjama, observant la cour en bas où s'était rassemblé un groupe de jeunes en scooter. Zeno fut certain qu'elle cherchait parmi eux le visage absent de son fils.

À d'autres fenêtres, à d'autres balcons des sept tours qui enserraient les Lombriconi sur trois côtés, comme pour les assiéger, il y avait des dizaines de femmes semblables. Plus jeunes, plus vieilles. À demi cachées derrière un rideau, ou le front plissé contre la vitre. Des pinces à linge à la main, un petit miroir de maquillage, un portable. Toutes identiques dans leur façon de regarder dehors, tels des oiseaux coincés dans un colombier.



Antonia, la femme au balcon, jeta son mégot dans la rue, leva la tête et s'aperçut que Zeno l'avait vue. Ils se connaissaient depuis toujours, même s'ils ne se fréquentaient plus. Elle lui fit un bref salut avant de retourner à ses occupations habituelles, ses soucis habituels : le salaire qui ne suffisait jamais, son fils Manuel qui était en prison.

Pourtant, songea Zeno, le Million n'était qu'à une poignée de kilomètres : « Le plus grand centre commercial d'Italie. » Dedans, on trouvait McDonald's et Mediaworld, la Coop et Decathlon, Leroy Merlin et Prénatal. Tout. Et les adolescents du quartier Labriola, les plus inoffensifs en tout cas, s'y déversaient le samedi après-midi pour jouer sur les Xbox exposées dans les rayons, traîner parmi les portables qu'ils ne pourraient jamais s'acheter, poser les doigts sur tous les écrans.

Le samedi après-midi, Zeno prenait parfois un train. Il allait seul à Ferrare, s'étendre sous les remparts du Castello Estense, ou à Ravenne, admirer la Basilica di Sant'Apollinare in Classe. Ou simplement au centre-ville de Bologne, s'enfermer dans une bibliothèque vieille de plusieurs siècles.

Il se leva, déplaça sa chaise à gauche de celle de sa mère et lui prit l'autre main. C'était incroyable que sa peau soit restée intacte, son visage inchangé, alors que le reste de son corps avait diminué jusqu'à presque disparaître et que sa tête avait lâché.

Demain, il devrait faire les courses. Et la queue à la poste avec la cousine Cinzia, pour récupérer les allocations. Il la voyait si rarement maintenant, mais il lui était toujours reconnaissant : sans elle, il se serait retrouvé en foyer, sa mère emmenée on ne sait où. Les courses et les allocations : il faudrait qu'il s'en souvienne quand il sortirait du lycée.

Il dévissa le bouchon, commença par le petit doigt, qu'il leva avec douceur. Il s'apprêtait à passer du vernis sur l'ovale de l'ongle quand l'interphone brisa le silence. Une, deux, trois fois.

On était lundi, lundi de Pâques. Une colombe<sup>1</sup> à peine entamée gisait comme la veille à côté du frigo.

Il y avait bien un mois et demi que personne n'était venu sonner.

Zeno resta immobile. Il ne voulait pas répondre, il voulait faire comme si de rien n'était.

Quatre, cinq, six fois. Quelqu'un qui connaissait assez ses habitudes pour savoir qu'il serait là. Et qui insistait. Le bruit métallique se répercutait entre les murs, effrayant sa mère qui s'était retournée, le regard inquiet.

Il lâcha sa main.

Dans le couloir, il sentit à chaque pas le travail de ses muscles, le poids de l'existence.

« Zeno ? C'est Jessica. »

Il l'aurait parié. Avant même de lever le combiné, d'y poser l'oreille.

« Tu peux descendre, s'il te plaît ? »

Pas question.

« S'il te plaît. »

Avant même que Jessica ne parle, avant de l'entendre, Zeno avait senti une déflagration dans son corps.

« Elle est en train d'accoucher. »

Jessica, le souffle court et la voix implorante.

« Ça fait huit heures qu'elle est en travail. Elle veut pas de nous, elle veut voir personne. Il y a eu une dispute hier soir... J'en sais pas plus. » Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. L'interphone était parasité par les petits bruits, les

---

1. Gâteau de Pâques en forme de colombe.

distances impossibles à franchir, les phrases impossibles à prononcer.

« Il faut que tu viennes. »



Rosaria était assise les bras croisés sur la fourrure rose, qu'elle avait pliée sur ses genoux. Elle l'avait achetée pour ses filles, mais c'était toujours elle qui la mettait. Elle la caressait pour apaiser la tension. À l'index de sa main droite, la seule bague qu'elle avait conservée. Les autres, elle les avait portées au Rachat d'Or.

Elle fixait Manuel d'un regard féroce, s'acharnait sur chaque détail.

Sa posture, déjà. Avachie, insolente. Les jambes écartées, le jean qui lui tombait sur les fesses, l'entrejambe si bas qu'on voyait son slip. Son expression : la même que toujours, haineuse. Ses cheveux noirs et frisés encadrant son visage sombre : sur son front, marqué au fer rouge, le défi qu'il lançait au monde.

Un peu abîmé, quand même, par la maison de correction : il avait perdu ce beau teint olivâtre de fils de pute, et il était plus maigre. Tant mieux, se dit Rosaria, c'était le minimum. Elle n'éprouvait aucune pitié, seulement de la rancune.

Les policiers en civil bavardaient, Manuel les ignorait. Il regardait sans intérêt les gens qui passaient : une femme qui arrivait en pantoufles et robe de chambre, deux sages-femmes essoufflées, d'autres familles qui attendaient, comme eux.

Il n'a vraiment pas l'air de se rendre compte, pensa Rosaria. Il a plutôt l'air de s'ennuyer. Alors, pourquoi il était là ? Il en profitait pour avoir quelques heures de

sortie ? Et qui l'avait averti, hein ? Sa connasse de mère, se dit-elle avec rage. Toujours au balcon à espionner, à semer la zizanie entre les gens. Quand tout ça serait fini, elle monterait au cinquième étage de la tour C pour lui casser la gueule, à cette salope.

Elle avait élevé deux filles, elle. Et sans l'aide de personne.

Elles allaient à l'école toutes les deux, avant cette histoire. Elle était fière d'elles. Les filles des autres guichets, à la SNAI<sup>1</sup>, lui disaient : « Envoie la plus grande travailler, c'est pas possible de tout porter toute seule. » Mais elle était contente qu'Adele aille en classe. C'était l'aînée et pourtant la plus fragile, elle la retrouvait parfois recroquevillée entre le bidet et les waters, la tête sur les genoux. L'année d'avant, elle avait bien marché, et même eu des bonnes notes.

Et voilà que ce salaud de Manuel était venu la lui bousiller.

Elle continuait de le regarder fixement, encore et encore. Elle veut pas de toi, hein ? pensait-elle avec satisfaction. Il avait un beau visage, des lèvres charnues et régulières, les yeux si noirs qu'on ne voyait pas la pupille. Il aurait pu passer à *Uomini e Donne*<sup>2</sup>, chez Maria de Filippi, pour y faire le beau. Il aurait pu tracer sa route, avec sa jolie gueule de voyou. Au lieu de ça, c'était un criminel. Mal élevé par sa mère. Bien fait, se disait-elle.

À force de le fixer, Rosaria oubliait un peu la nuit qu'elle venait de passer. Rejeter toute la faute sur Manuel l'aidait à ne pas voir ni entendre ce qui se passait autour d'elle.

Les oncles et les tantes qui se précipitaient, les grands-parents qui poussaient des cris de joie quand le père

---

1. Principal opérateur de gestion des paris sportifs en Italie.

2. Émission de télé-réalité.

sortait annoncer la nouvelle, la main dans les cheveux et les larmes aux yeux.

Allez, retourne-toi, se disait Rosaria. Aie le courage de relever la crête. À coups de pied dans le cul, je te prendrais moi, à coups de sac sur la tête.

Mais Manuel continuait de regarder de l'autre côté et, après ces heures qu'elle avait passées, elle sentait ses forces manquer. Elle avait le sale goût du café instantané de la machine dans la bouche, percevait de loin les lumières et les bruits de l'hôpital. Le bonheur des autres lui était insupportable.

Puis elle commença à distinguer quelque chose.

À entendre quelque chose monter du fond du vacarme ambiant, par la fente sous la porte de la salle d'accouchement.

Tout bas, comme un chaton qui appelle.

Adele ne criait pas, elle gémissait seulement.

Elle était son sang. Trop jeune pour se faire déchirer les entrailles. Rosaria aurait voulu se lever, entrer, chasser la douleur du corps de sa fille. Suturer ses blessures, tamponner le sang, jeter le placenta.

C'était son devoir depuis toujours : la garder propre, la nourrir, la défendre. Mais ce n'était plus l'heure, alors elle se concentrait sur Manuel, sur son sweat gris avec l'inscription *Born To Lose*. Qui sait ce que ça voulait dire. Si elle l'avait su à ce moment-là de sa vie, elle aurait été d'accord. Ils étaient nés pour perdre, sa fille et lui, malgré leur ténacité et leur entêtement.

Manuel demanda aux agents s'ils pouvaient l'accompagner dehors pour fumer. Ils refusèrent, en regardant leur montre.

Adele criait, maintenant.

Comme si on lui arrachait le cœur à mains nues.

Les secondes passaient, lourdes et interminables, quinze heures vingt-neuf devenait quinze heures trente, les minutes se confondaient avec les mois, les années.

Qui était en train de naître ?

Sa petite-fille ?

Ou rien ?

Rosaria s'attendait d'un moment à l'autre à voir la sage-femme sortir, à l'autre bout du service, le bébé dans les bras.

Ses lunettes sur le bout du nez, elle avait fait compte sur compte. Feuilles et crayon, additions et multiplications. Le prix des couches, le prix des barboteuses.

Mais elle n'avait pas compté le bébé.

Adele à présent hurlait fort, à en glacer la salle d'attente. Rosaria savait combien ça faisait mal. Et qu'on ne te le dit jamais. On te dit que tu oublieras. Mais le corps, lui, n'oublie pas. Les hanches restent plus larges, le ventre plus mou, les mamelons déformés par l'allaitement, et tout le temps on te répète que tu as survécu – n'empêche, tu es un peu morte aussi.

Les hurlements continuaient, de plus en plus forts, de plus en plus rapprochés. Comme une bête mangée vive par une autre. Tous s'étaient tus, les gens se retournaient.

Jusqu'au moment où Manuel regarda Rosaria, et Rosaria regarda Manuel.

Elle repensa alors à cet après-midi de février où elle avait pesté contre Adele: «Je voudrais bien te voir, plus tard, avec une fille adolescente !»

Ça lui avait échappé, sans y penser. Et Adele lui avait répondu. Les yeux durs.

«Je la verrai jamais adolescente, ma fille !»



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : *Da dove la vita è perfetta*

© Rizzoli Libri S.p.A., Milan, 2017  
© Éditions Liana Levi, 2018, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch  
Photo : © Anzeletti/Getty Images

Cette édition électronique du livre *La Vie parfaite*, Silvia Avallone  
a été réalisée en mars 2018 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9791034901487)

ISBN pdf: 9791034901623